

la fatigue, pratiquer la modération, bains et injections à profusion.

La fiancée est-elle entravée dans sa puissance, qu'il s'agisse de l'obstacle contracture ou de l'obstacle douleur, nous ne pouvons évidemment rien faire qu'atténuer, en prodigant le bromure, les douches, les calmants locaux, fût-ce aux dépens des jouissances légitimement désirées. Et comme le souci de la progéniture n'entre pas encore en jeu, ce n'est pas à nous de le faire naître en posant la question de fécondité. Nous sommes arrivés à un moment tel que nous ne pouvons ni prévenir une mésalliance, ni remédier à un vice organique. Attendons que l'infirmité soit constatée, que l'on souffre de ses suites et que l'on veuille s'en guérir pour mettre à la disposition des intéressés les ressources très variées que leur offre la chirurgie spéciale.

III. — APRÈS LE MARIAGE

Le mariage est célébré, mais non consommé. L'union des corps ne peut s'accom-

plir. *Impotentia coeundi* d'origine féminine, cela ne peut vouloir dire à cette heure que *vaginisme*.

Appelé tout de suite, le médecin a l'embarras de se décider entre plusieurs moyens qui peuvent réussir. Qu'il débute par les calmants généraux et les anesthésiques locaux, bromure de potassium, bains prolongés, lotions tièdes, suppositoires à l'extrait de belladone. S'il faut faire plus, qu'il prescrive la cocaïne en badigeonnage (sol. à 2 p. 100), et surtout qu'il ne désespère de ces moyens inoffensifs que s'il les a appliqués lui-même. Bien que la blennorragie ne soit pas en cause, je veux rapporter ici un cas propre à faire réfléchir.

Deux jeunes mariés en voyage de nocce m'avaient été adressés par un confrère pour un vaginisme insurmontable réclamant, pensait-il, la dilatation forcée. Le mari était un jeune officier étranger plein de vigueur, et Madame, grande et bien faite, témoignait de la meilleure volonté. Un scrupule me vint de soumettre cette belle créature à l'odieuse

brutalité des instruments, et je voulus tenter de leur substituer la violence naturelle et les caresses d'un homme dont elle était fort éprise. Il ne s'agissait que de l'y préparer. Le capitaine me laissa seul avec sa femme préalablement soumise au bromure, et cette dernière s'abandonna docile et confiante. Je tapissai successivement les parties avec une couche de ouate imbibée de cocaïne à 1/10, les lèvres, le périnée, et même le conduit vaginal, dans lequel je parvins à introduire des tampons. Après trois quarts d'heure environ, l'anesthésie locale était complète, plus de douleur, plus de spasme ; j'injectai encore dix gouttes de laudanum dans le rectum, et je me retirai laissant la place au mari tout en flamme. J'eus la satisfaction d'apprendre le lendemain que mes efforts avaient été plusieurs fois couronnés de succès pendant l'heureuse nuit qui suivit.

On sait que dans les mêmes circonstances les Américains n'ont pas reculé devant l'anesthésie générale, et tous les moralistes ont dit

leur mot sur le dévouement du médecin cité par West, qui eut la patience d'aller trois fois par semaine pendant trois ans éthériser une malade pour la préparer aux embrassements de son époux ; deux grossesses furent le prix de cette persévérance, selon moi très méritoire. « Il compromettait la dignité médicale », a-t-on dit. M'est avis que la situation n'était réellement embarrassante que pour le mari. Et puis, est-il une impression dont l'habitude n'arrive à triompher ? Or, à bien compter, l'opération a dû se répéter 468 fois !

Toujours est-il que ce n'est pas à un tel procédé que nous conseillons d'avoir recours. Dans les cas qui restent rebelles aux moyens simples, un médecin moderne devra choisir entre la *dilatation* brusque, ou graduelle, et l'*incision*, ou opération de Sims. On trouvera dans les traités spéciaux les règles pour la pratiquer.

Que dire maintenant des deux autres façons dont une femme peut être impuissante : par l'absence de désir, et par la perte du senso-

rium voluptueux, deux états si intimement liés l'un à l'autre qu'on n'en saurait dissocier l'examen.

Le taux normal des désirs suppose la santé des centres (cerveau et moelle) et l'intégrité des organes. Les déviations par défaut ou par excès ne doivent nous intéresser ici qu'en tant que dérivant de la blennorragie et chez des femmes ayant connu l'érotisme physiologique ; car chez beaucoup le sixième sens sommeille ou n'existe pas, et l'on ne saurait s'étonner de leur indifférence, puisque, comme l'a dit Condillac : « C'est une chose bien évidente que les idées qu'on appelle sensations, sont telles que, si nous avons été privés des sens, nous n'aurions jamais pu les acquérir. » Or c'est chose banale que de rencontrer des femmes qui ont vécu, qui ont aimé, qui ont été mères, et pour lesquelles l'heure de la volupté n'a jamais sonné, qui toute leur vie subirent avec même passivité la possession de l'époux, ou des hommes pâmés sur leur sein, qu'ils leur fussent chers, sympathiques

ou indifférents. Certes beaucoup de ces infirmes ne sont pas des incurables, et il est permis de penser que leur sort eût été différent si elles eussent trouvé des partenaires mieux renseignés sur les vérités physiologiques, moins ignorants des choses amoureuses, et surtout assez épris pour répudier une joie non partagée. Car autrement, comment expliquer qu'en changeant de maître une femme voie si souvent se transformer sa vie sexuelle ? Telle languissait dans le lit conjugal que l'étreinte de l'amant fait palpiter et frappe d'une illumination soudaine, comme l'aveuglé qui, tout d'un coup, perçoit une sensation inconnue. En des termes dont la grâce pudique rayonne depuis trois cents ans, Ambroise Paré nous l'a dit naïvement : « Aucunes femmes sont dures à l'esperon, ... moins promptes à ce jeu que les hommes, ... et le cultivateur n'entrera dans le champ de nature humaine à l'estourdy sans que premièrement il n'ait fait ses approches. » Combien se souviennent des préceptes qui suivent :

« Donc conviendront ensemble et accompliront leur jeu doucement, attendant l'un l'autre, faisant plaisir à son compagnon. » Saint François de Sales devait écrire un siècle plus tard. « L'on doit considérer que ce n'est pas assez de s'acquitter de ce devoir d'une manière chagrine, et avec une patience indifférente : ce doit être avec toute la fidélité et la correspondance entière que demande cet amour, comme s'il était accompagné de l'espérance d'avoir des enfants, encore que pour la raison de quelque conjoncture on ne l'eût pas (1). » Que de bonheur perdent les hommes pour avoir méconnu cet évangile d'amour!

Il reste bien établi d'ailleurs que cette fonction est susceptible d'éducation et de perfectionnement, et qu'à ce progrès tous les sens, ouïe, toucher, vue, odorat et goût peuvent concourir. Le phénomène se vérifie même chez les animaux. Faut-il rappeler quelle intéressante expérience fut faite le 10 prairial, an VI sur deux éléphants Hanz et Parkie. Un

(1) *Loc. cit.*, chap. xxxix.

concert fut donné au Jardin des Plantes. La femelle fut impressionnée la première. Hanz était encore insensible, mais l'air de musette de l'ouverture de *Nina* joué sur la clarinette seule fut le signal de sa défaite. Attentif, immobile il écoutait avec une sorte de ravissement et des signes non équivoques décelèrent son émotion amoureuse. On peut dire sans exagération que notre civilisation plus que raffinée offre au développement de cet appétit tous les excitants, et, qu'on me permette le mot, tous les apéritifs désirables. Bien fou qui ne sait ou ne veut les utiliser pour son plaisir et celui d'autrui. Il eût pu constater que le parallélisme des sensations sans lequel entre l'homme et la femme il n'est pas d'union parfaite, n'est point aussi irréalisable qu'on le prétend, et il ne lui en eût coûté que d'agréables efforts. La nature reste rarement insensible à de telles prévenantes assiduités et paie à gros intérêts la sollicitude ingénieuse des cœurs sincères.

Que si cette joie lui est refusée, il faut se

souvenir que, contrairement au préjugé, la femme peut concevoir sans plaisir. Ainsi l'a voulu la nature, et nous devons nous en féliciter. Car cette dissociation des fonctions est la vraie ressource des incomplètes qui trouvent dans l'enfant une assez belle fiche de consolation. La maternité suffit à beaucoup de femmes, elle est la revanche des insensibles et le bon remède des mélancoliques. « Voilà encore ma femme morose, me disait un vrai psychologue, vite une grossesse! » Et il était heureusement en état d'appliquer sans tarder une thérapeutique qui a toujours réussi.

Nous nous bornerons à ces indications sur cette question, un peu accessoire; ce qui nous intéresse davantage, c'est le constat des déchéances en rapport avec les reliquats du gonocoque, les destructions qu'il entraîne, les ablations d'organes qu'il nécessite, et pour nous en tenir aux hypothèses précises, nous supposerons le cas d'une femme privée par une opération de tout ou partie de l'appareil utéro-ovarien. Il saute aux yeux que son

moral va se transformant; chacun connaît l'histoire rapportée par Boerhaave: un châtreur de porcs irrité du libertinage de sa fille, résolu de l'en guérir, et, très logiquement, devançant de deux cents ans les progrès de la gynécologie, lui extirpa les ovaires, et éteignit ainsi le feu qui la dévorait. L'absence de la menstruation, résultat habituel de cette privation, indique que la vie génitale est morte, de même que chez les femelles châtrées les périodes du rut ont disparu. J'ai interrogé beaucoup de femmes sur les changements opérés dans leur organisation sexuelle par l'opération si fort à la mode actuellement. Parmi celles que je considère comme sincères, quelques-unes m'ont dit avoir ignoré, avant comme après, ce qu'est la volupté; d'autres subissant le coït comme une charge et n'ayant d'attrait que pour les caresses, n'ont conscience d'aucun changement. Un plus grand nombre accusent une très sensible modification, plus que l'apaisement, une quasi-abolition des désirs et du *libido*. Et, comme sanction, tout un

changement s'accomplit : dans le physique, qui se virilise, et perd petit à petit les grâces séductrices de son sexe; et dans le nerveux qui se trouble et se désoriente. Inquiétude, malaise, altération du caractère, faiblesse mentale, hypocondrie, en sont les trop fréquentes conséquences, qui de l'anesthésie génitale totale à l'hyperesthésie morbide et à la perversion constituent l'ordinaire syndrome de la neurasthénie sexuelle.

Il est facile d'imaginer les révoltes d'un mari aux prises avec la névrose et cette variété de la psychopathie féminine; on ne peut guère supposer qu'il en ait été loyalement prévenu, l'ordinaire est qu'il en fasse trop tard la pénible constatation. La situation est de celles auxquelles il est malaisé de porter remède. Aux meilleurs toniques du système nerveux nous devons allier l'influence salutaire du régime moral, des bons conseils, des distractions et du travail, et surtout il faut que nous puissions compter sur la coopération de l'époux, qui, dans son intérêt, devra

faire preuve de beaucoup d'affection et d'une bonne dose de résignation.

« Ma femme peut-elle devenir enceinte? Pourquoi n'a-t-elle pas eu d'enfants jusqu'ici? Que faire pour en avoir? » Telles sont les questions auxquelles nous sommes sans cesse exposés. J'ai déjà envisagé la première et montré de quelles réserves nous devons nous inspirer toutes les fois qu'il était possible d'entrevoir une lueur de doute. J'ajouterai que l'examen de ce problème est complexe et doit toujours être fait en partie double, sur chacun des conjoints. Une femme eût-elle, et de toute évidence, les deux trompes oblitérées que je me garderais d'omettre l'inspection maritale, tant d'hommes se trouvent dans la situation de celui qui me disait avec mélancolie : « Le nombre de mes testicules est restreint, et celui de mes orchites illimité. » Dès lors pourquoi faire peser les responsabilités d'un seul côté?

La situation est, du reste, singulièrement simplifiée par ce fait que les lésions sur lesquelles nous aurons à nous prononcer

n'offrent par elles-mêmes rien de caractéristique, se rencontrent communément sous l'influence de causes vulgaires, même chez les vierges. Nulle précaution ne nous est imposée, et nous pouvons librement en parler, énoncer leur importance et faire comprendre leur rôle dans les desiderata soumis à notre appréciation.

Je n'imagine qu'un cas pouvant donner à réfléchir; encore le supposé-je, car je ne l'ai jamais rencontré : une femme débarrassée de ses ovaires et n'en ayant pas fait l'aveu. L'hypothèse est certes invraisemblable, car la cicatrice de l'abdomen, si l'opération a été faite par cette voie, tout au moins l'absence des menstrues, sont assez significatives pour que toute dissimulation soit impossible; mais la duplicité de certaines n'a d'égal que la sottise de quelques-uns. En face d'un système de réticence aussi savamment organisé, notre devoir est d'affirmer simplement l'impossibilité de la fécondation, ne fût-ce que pour décourager toute vaine tentative, mais il faut

respecter ce qui peut survivre d'une telle union, et le mieux est de nous taire sur les motifs réels de notre appréciation.

Quant à la dernière question, le remède à la stérilité, ce n'est pas ici qu'il convient de la traiter, et nous renvoyons aux livres spéciaux pour l'exposé didactique de moyens qui peuvent aller du pessaire ou de l'hystéropexie à la fécondation artificielle.